

Le Goéland

feuille de poésie et d'art

CHEMIN DU PHARE PARAMÉ EN BRETAGNE



PRIX : 50 FRANCS
ABONNEMENTS
pour 1951 : 200 francs
Etranger : 300 francs
R. C. Saint-Malo 13594
Ch. Postaux RENNES 26726

DEPOSITAIRES
Yvette et Jeanne Deniel,
« Les Nourritures Terrestres »
Rue Hoche, Rennes
Le Rolde, Saint-Malo
Marc Lollé, 40, rue des Sts-Pères,
Paris

L'Arc-en-Ciel
17, Rue de Bréves, Paris
Librairie Colquhoun
108 bis, Rue de Rennes, Paris

Nécessité de la Poésie

L'immense succès annuel du Concours que *Le Goéland* a fondé en 1937, et dont notre Jury décerne les récompenses à de jeunes poètes inconnus, qui n'ont bien souvent que ce moyen de faire entendre leur voix, nous apporte la preuve régulière de la pérennité de la Poésie. Mais le miracle dont nous ne nous lassons pas de nous émerveiller (en plus de la découverte de deux ou trois talents authentiques) c'est ce rassemblement de poètes, qui viennent vers nous des quatre points cardinaux, par un phénomène d'aimantation qui n'a rien à voir avec les tournois habituels, et dont les poèmes voisinent harmonieusement dans notre page d'Anthologie, qui a l'air d'être la confirmation de la pape de l'année précédente. C'est dans ce renouvellement annuel de la grappe sur la vigne, qui garde, à travers les vicissitudes des saisons, son « bouquet » irremplaçable, que nous touchons le salaire de nos lutttes passées, et constatons la nécessité de notre effort.

La nécessité du poète ? Qui donc y croit profondément, en dehors de quelques groupes dans notre genre, face à la monstrueuse indifférence du grand public, et parfois même de ce qu'on est convenu d'appeler les élites ?

Dans un livre tout récent, *Mes Amis les Sens* (1), publié par un dominicain, le P. Ch. D. Boulogne, nous lisons une suite de réflexions qui concordent tellement avec ce que nous nous tuons à répéter ici depuis de longues années que nous ne pouvons résister au désir d'en mettre l'essentiel sous les yeux de nos lecteurs.

« Rendre à l'art (entendez aussi la poésie) pleine justice, écrit Ch. D. Boulogne, n'est point si facile. Les intellectuels et les scientifiques le tiennent pour une fonction mineure ; les spirituels pour une certitude troublante et dangereuse. Les esprits positifs lui reprochent sa gratuité. »

Et Ch. Boulogne fait alors remarquer que la beauté pourrait être « inutile » au sens où l'entend le vulgaire, et l'énergie dépensée pour elle pur gaspillage. « Si l'être humain disposait d'un capital vital si étroitement calculé qu'il ne saurait être question d'en distraire quoi que ce soit de la lutte pour l'existence. »

Mais Ch. Boulogne constatant qu'il n'en est pas ainsi, s'empresse d'ajouter :

« En sa structure même, l'homme est plus grand que ne le laissent entendre ceux qui ne considèrent voir en lui qu'un être tout entier immergé dans la matière. Il peut penser à autre chose qu'aux problèmes utilitaires ; il porte en lui des réserves de richesses pour éprouver d'autres desirs que ceux de la sécurité charnelle. Quels que soient son angoisse et sa misère, sa détresse et son désespoir, il peut penser et vouloir autre chose d'essentiellement plus haut que tout ce qui fait son tourment. Cela s'appelle la soif d'absolu, et c'est cela qui explique le sens de la beauté et l'importance de tout ce qui s'élevé. »

Le Goéland ne peut que souscrire à ces lignes magnifiques sur l'obligation pour le poète d'échapper à toutes les ergastules que nous propose la matière, et de bâiller son cœur « comme une Tour ». Car l'artiste, comme le dit encore l'auteur de cet excellent ouvrage, « diffère en ceci du travailleur qu'il s'impose un réel pour le marquer, alors que l'exploitant se comporte en mendiant ». Il dit encore : « Son activité est une activité de grand seigneur et non d'esclave, la manifestation éclatante de la transcendance dont Dieu a doté ses créatures libres. Elle représente la recherche d'un esprit incarné, sur la matière qui, si souvent le conditionne, et qu'il peut ainsi marquer de son sceau. »

Ecoutez enfin cette conclusion, où, dans le cortège des « vedettes » plus ou moins sanglantes de l'Histoire, on voit le rôle bénéfique du Poète.

« A la différence des grands hommes et des héros de l'Histoire, dont les succès ont souvent coûté des larmes et des flots de sang, les artistes n'ont fait de mal à personne. Ils ne laissent derrière eux que des traces positives et fécondes. De leurs pauvres tourments et même de leurs drames, ne subsistent plus que des œuvres qui enrichissent l'esprit et embellissent les cœurs ! »

La poésie est donc nécessaire. Nécessaire comme la Lumière. Et l'Age sombre appelle les poètes comme la nuit appelle les astres. Tant que le flambeau du *Goéland* brillera à la pointe de Bretagne, il y aura un lieu de rendez-vous pour les pèlerins de la poésie. Tant qu'il y restera un poète ici-bas, il y aura une chance de rédemption. Amen !

Theophile BRIANT.

(1) *Mes Amis les Sens* (Ch. D. Boulogne). Avant-propos de Maurice Chevalier. — La Colombe.

L'AMOUR DES AUTRES

C'est l'heure de tenter le ciel à haute voix
C'est l'heure du premier bateau qui ne part pas
(Ah ! la belle embolie d'une lune de sang)
Mes yeux ne verront plus les îles rêvées
— La vie commence ici, là-bas on est sauvé
La nuit il va falloir s'en défaire soudain

Quelqu'un doit revenir lever l'aube future,
Quelqu'un — si c'est un ange ou l'attendra longtemps
La mer n'a pas fini de croire aux créatures
Elle aime d'amour large ses goélands
Noël éclate en cathédrale à chaque instant
Dans ses bas fonds dans ses courants contre nature

Quelqu'un doit revenir un scalp à la ceinture
Un Robinson d'eau douce un nouveau moineau ?

C'est l'aube comme si j'avais vraiment vécu
C'est l'aube chaque fois que j'appelle Jésus
C'est le premier matin à ma droite. Je sens
Que je guette l'oiseau des silences suprêmes
— Il est perdu pour moi qui n'en suis qu'à moi-même
Les autres pour la Paix le tiennent à bout portant

Je me souviens du long pendu du lampadaire
Sur les quais sous les ponts je me souviens du vent
Un malheur clandestin minait les quatre temps
Et tout ce qui semblait vivant ne l'était guère
Il faisait toujours froid sur le débarcadère
Même les matelots tremblaient en blasphémant

La mer ! la mer ! voilà le mot qui me rassure
Son poids sa densité ne trouble pas l'enfant
Il n'y a que la mer pour prendre son élan
Et pour lancer ses loupes à l'assaut de l'azur
La mer comme un étoupe ou comme une aventure
Et plus loin que la mer un paradis parlant

Je conspire Seigneur contre la solitude
Et veux que mon bonheur soit le même qu'avant
La montagne est soignée O mes béatitudes
Et pour lancer ses loupes à l'assaut de l'azur
J'aurai le dernier mot je rentre dans le rang
La mer mal apaisée sait bien pourquoi je l'atte,
Charles LE QUINTREC.

Poèmes des Prix de Poésie 1950

LA VILLE EN LOQUES

À Jean ROUSSELOT

Emportez-moi dans une ville
Où l'on ne mourir qu'au ralenti
Où même les mots et les cris
N'ont plus l'audace des bacilles
Emportez-moi dans mon pays
Et que chacun sache, où je suis

Emportez-moi sans me briser
Tant mon atinge est fragile
Emportez-moi dans une ville
Où trinquait l'Amor et l'Ouvrier
Emportez-moi mes bien-aimés
Jusqu'au pays de ma poitrine

Le jour cloche entre deux prières
Et son soleil semble si faux
Que la mort fait son numéro
Malgré mes hochets de misère
Emportez-moi credo de chair
Et mes larmes au fil de l'eau

Emportez-moi le guide est sûr
Qui frappe Dieu jusqu'au K. O.
La nuit s'arrête à ses carreaux
Sans y dessiner d'imposture
Mon prince blanc mon roi Arthur
Emportez-moi dans votre auto

Toute mémoire imaginaire
Ne s'éleve qu'en garde à vous
Et remue le rêve des fous
Des mal partis des mal partout
Dieu et diable s'y font la guerre
Et les copains comptent les coups.

Charles LE QUINTREC.

POÈME

Ce que vous ne savez pas
c'est que cet homme blond qui imitait la Seine
qui marchait à pas longs aussi lentement qu'elle
avait pris dans Paris sa provision de petites
celles des amitiés et du grand mime vierge
celles des beaux oubliés qui s'offrent tant de cterges
celles de la Tour d'Argent
et celles de trois étudiants

celles d'un sourire qui danse à l'Opéra
celles des gens qui croient qu'on danse sur les ponts
celles des compagnons qu'on dit de la chanson

et qu'il allait ainsi
vous ne le saviez pas
poète qui cherchait une rime à l'Amour
et qu'il allait ainsi
se couler doucement au tout petit matin
dans la Seine

pour que tu puisses y lire, poète, simplement,
demain,
puisque la météo a prévu du beau temps
un vers immense et vert se délaçant dans l'eau.

Jean-Marie CREUZEAU.

SOIR

Abattu ; c'est fini. Tu te couches ; la terre
Va prendre la mesure avant de te garder.
Fais-toi petit ; tu fus une chose légère,
Tu refusais la vie et tu n'as resté,
Qu'un peu de ciel, un peu de rêve et de beauté.

Tu n'as pas droit aux grands tombeaux au bord des routes,
Tu n'as pas droit aux chants funèbres sous les voûtes.
Tu fus un voyageur distrait, Tu n'as pas eu
Les signes dans le ciel, tu n'as pas entendu
L'écho sourd des baliers qui fracassaient les portes
Et sonnaient le réveil des citadelles mortes.
Le soir justicier te livre à ton destin,
Le soir des fruits cueillis et des gerbes coupées,
Le soir du combat clos, du sommeil des épées,
Quand il reste à compter les morts et le butin.

Mais le soir qui pardonne au seul noir des splendeurs,
Le soir des ciels chantants et de l'âme exaltée,
Le soir transfiguré de la grandeur,
Au bord des nuits jusqu'où va ton ombre portée ?

Pierre WELL.

LES TEMPS OBSCURS

Terre. Vous avez terre et l'on vous a menti
Le Rêve n'offre plus aucune garantie

Terre. Voici que les planètes vont trop vite
Reconnaissez la terre offerte aux flots fermés
Et s'il reste du feu pour un auto-déf
Brûlez dès maintenant le ciel et ses reliques.

Je vous connais je vous salue en plein visage
O mes arbres meurtris O mes enfants perdus
Il n'y a que mon cœur qui procède du large
Il n'y a que mes yeux pour voir ce que j'ai ou
Je ne croirai jamais à vos enfantillages
Mais je ferai toujours semblant d'y avoir cru.

Terre. Je connais Dieu ses anges ses otages
Je connais tous les mots chassés de la tribu
Terre. Voici l'amour et les serpents mordus
Les comètes à queue les chants de l'équipage
Voici le sang-serum du soleil qui remue

Terre tant pis pour moi. Si la terre demeure
Tant pis pour la morte-saison d'après la pluie
Tant pis pour les enfants qui ne croient plus aux fleurs
Tant pis pour les oiseaux qui ne sont plus d'ici
Nous allons à la mort et changeant de soucis

Souhaitons de mourir avant d'avoir eu peur.

Charles LE QUINTREC.

LÉGENDE

À Yvette Delétang-Tardif.

Je me souviens de vous à mon nocturne Prince
à l'heure de m'aimer de me ravir en vous
la belle abandonnée que je fus que je suis
garde au bout de son sein le mal que vous lui fîtes

et ce mal me pénètre avec le goût d'un lait
mortel pourtant suave et me parlant de vous
Ah tout ce que je fus entre vos bras captive
et si lussé d'aimer et d'aimer désireuse

l'avez-vous oubliée Oubliée la blessure
écorchée à la nuit et calmée à l'aurore
et plus vive et saignante au seuil de chaque nuit
la cicatrice ouverte en fleur de volupté

O mon nocturne Prince aux saisons du désir
ranimez ranimez ce mal ancien d'aimer
que je puisse à nouveau vous sentir vulnérable
quand grandit la blessure où mûrit notre sang.

André ROMUS.

PRÉFACE

Adieu la marguerite ouverte
Qui avait présagé pour nous
L'herbe des prés est morte verte
Mais nous sommes tombés par vous.

Adieu le tallman tenace
Qui devait se battre pour nous
Il a perdu la haute trace
De nos personnages très doux.

Adieu la sainte aux genoux bleus
Qui avait tant prié pour nous
Nous avons vu grandir ses yeux
Ceux de quelque idéal amie
Puis sommes morts à deux genoux.

Jean-Marie CREUZEAU.

OPHÉLIE

Je bercierai votre sommeil
blonde Ophélie aux gantelets de lune

Petite morte aux larmes vives
je mêlerai vos fleurs flottantes
à mes paroles de légende
dans la promesse des dérivés

Ma Folie et mon Ophélie
barque de chair prise à mon fleuve
nocturne où mes lèvres s'abreuve
du baiser de mélancolie

Ensemble irons-nous Ophélie
noyer votre peine trop grande
et perdre en des mers accueillantes
la noire écume des Folles...

André ROMUS.

LE MAL DU TEMPS

Tous ces êtres qui me dominent avec leur visage effacé m'appartiennent malgré le temps de leur dénier ma misère

Ils n'ont jamais connu la joie des jours maudits que j'ai vécus leurs lèvres resteraient figées si je clamais mon espérance

Pourtant une nuit veillée en moi dont je préserve la tendresse Elle m'incite à ces voyages qui ne s'achèvent qu'au tombeau

Tant de saisons se sont enfuies sans me laisser une espérance que pour garder la foi de l'âge je ne sais plus un cœur fidèle

Aussi je marche dans le sable les yeux levés par mon destin et je ne fixe dans ma chair qu'une moisson de sépultures

A chaque étreinte une main sombre arrache en moi tout mon bonheur Elle s'empare de mes joies sans m'épargner le jour qui point

Un seul visage m'attachait aux lieux impurs de l'existence Il n'a gardé de sa lumière que le reflet d'un ciel déchû

et je ne trouve assez de force entre mes bras éreclés de rêves que pour bloquer contre ma chair ce qui me reste d'un malheur.

Jean DIGOT.



DITES-MOI...

Dites-moi, dites-moi, oh ! dis-moi Cavalière étrange de la mort Si mon cœur navigue encore.

S'il bat, s'il bat, oh s'il bat Ce cœur ne l'emporte pas Dans l'espace glacé de l'éther.

Ne me serre, oh ! ne me serre pas Dans tes habits d'étoile et de lune Dans tes voiles de planètes brunes.

Je n'ai, je n'ai, je n'ai pas tout dit Oh ! ne pas quitter déjà Les domaines de la vie.

Chante, chante, oh ! chante-moi Ces chants grossiers, ces airs de misère Ces airs de chair et de terre.

Henry LERAY.



PRIERE

Les enfants de la terre les enfants de boue, de silence, de bruit et de suffisance les enfants de naïgère cœur de demain sous les mensonges d'hier

Des soucis de planète des orbites trouées des humeurs rapiécées quelques désirs honnêtes d'autres qui le sont moins serrés dans les poings

Par Madeleine repentie Par tous les enfants de la terre qui sont sans mère (diane) qui ne croient guère à la vie

mon Dieu, je prie.

Pierre VASSEUR.

J'approche de la chair de nouvelles... C'est de moi qui tu nais en tuant nos enfances...

André Romus abandonne « la vie souterraine » pour « les promesses du jour », et il célèbre cette deuxième naissance dans des arômes d'une ferveur dionysiaque

Je chante pour la fin de la vie sou- terraine qui n'était que la mal dont je souff- [frat] enfant de ne savoir briser un jeu de [jeunes] de me voir prisonnier d'un sortilège [diane] Je célèbre aujourd'hui les promesses [du jour] que je déchiffre avec lenteur au senti- [du monde]...

Chose curieuse, les deux poètes qui se partagent cette année le Prix de Tristan-Corbier se trouvent être des peintres. Est-ce que Tristan lui-même, du temps qu'il fréquentait son me, dit Georges Lafenestre, et qu'il avait un atelier à Montmartre, ne rêvait pas de faire de la peinture « non-figurative » ?

Il est donc tout naturel que le rom- covite couvre aujourd'hui son com- tre Paul-Etienne Barison qui ex- pose dans cet esprit aux Berrin- dants, et qui a dédié à sa mère, die- nique en 1947, son manuscrit *Le Pain nuancier des mains peintres*, dont les poèmes les plus marquants évo- quent des souvenirs de stalag. Car ce « pain nuancier » est celui du pri- sonnier dont « les doigts sont morts » et les « ongles blancs », et qui, de sa cellule, où il complète, depuis six mois, ses six pas de béte en cage, voit de- me Wilde, comme Verlaine et tant d'autres, « le ciel par-dessus le toit ».

HYMNE A LA TERRE

A Daniel ABRAHAM

Terre, Nature, ô mon miroir vivant J'ai des yeux amoureux dans toutes les corolles J'ai la fraîcheur des sources aux aisselles des monts Et le bleu transparent, la blessure des sources J'ai les doigts blancs des lis en caresse de juin je ris, et les feuilles du frêne rient de toutes leurs dents sur l'écrin du soleil.

Lorsque mes os blanchis serviraient de semence J'aurai des seins dorés aux promesses des branches et des baisers de fruits dans le soupir des fleurs.

Mon sang coule en venin dans le nid du serpent j'ai des regards curieux au bleu des myosotis Nature j'ai pour l'aimer tant de sexes ouverts dans les eaux d'océans gavées de coquillages Mes pensées ont des fronts penchés sur ton dilemme Ma Terre quand au soir languissant tu refermes jalouse le cœur du nénuphar sur le lac attendri il pousse des étoiles.

Michelle ESDAY.



LE MIROIR DES LARMES BUES

Pour moi ce soir aimer serait le faire souffrir de mes yeux où tous mes rêves passeraient comme au miroir des larmes bues O parcourir de mes deux mains les demi globes de tes seins et sentir s'étoiler de jaim la bouche de ton sexe vierge inonder ta robe de serge du sang des enfants qui doivent mourir au terme de décembre

ne plus s'agir pour toi d'être le poursuivant mais le pris à son propre piège mais le sanglant mais le mourant que la mort aux matins allège ne jouter que de voir en mes yeux les tiens s'éteindre peu à peu.

Pierre-Jean OSWALD.



POINT FIXE

L'eau a des seins nus Le soir les trouble il rouille les joues

La cloche durcit à la vue soudaine des robes Il faut qu'on s'endorme et qu'on rêve

Je perds ma forme je me ressemble enfin Tu ôtes tes gants et ton masque Tu changes la peau pour celle des draps

Longtemps dans la nuit tu regardes Dans le creux du lit hésiter ma vie.

Jacques BERNE.



CAPTIVE

Liée à ce complexe unique et non choisi, O moi-même toujours, interchangeable moi-même, Qu'espérer ? Nul vivant n'a jamais réussi Hors de son moi fatal l'évasion suprême.

Ainsi ce moi chétif est donc ma seule part. La seule dévolue à mon avidité flamme... N'avoir connu le ciel que par un seul regard. O Dieu ! N'avoir pensé que par une seule âme !

N'être qu'une ! Rien qu'une, et pour l'éternité. Je suis ma borne propre et ma limite extrême. Prisonnière à jamais de mon identité, O moi-même sans fin ! Captive de moi-même !

Raymonde LEFEVRE.

LA VILLE

Maman ! Il fallait bien pourtant Que j'aile en cette Ville Mais pouvais-je savoir ?

A chaque réverbère se balance une croix — se balance un pendu — Dont les pieds sur les murs Battent un même appel

Cet appel — O Maman ! Je ne peux le comprendre...

Et la rue contre moi Pousse ses fusillés En attente d'une aube

Cette recherche vaine Cette quête d'un sort Qui ne doit plus venir Cet appel — O Maman ! Je ne peux le comprendre...

Et s'ils viennent le voir — Mes Frères, mes Compagnons — Dis leur qu'il n'est personne Personne dans la Ville Qui de moi se souviennent...

Thérèse LE MAGUET.



SIMPLE CHANSON

Après les cris contre le monde Ne soyons plus qu'entre nous deux que le désir brasse les mains nous n'avons pas d'autre importance.

Tout est à deux et tout en un les cocoonelles et la Seine et la maison du romarin où la vie coule entre les seins.

Le jour le soir le vent la pluie s'arrêtent devant notre porte les cris les bruits fumés et suies s'écartent loin de notre bouche.

Le cheval frémit dans la rue comme la peau entre les doigts mais il est seul avec son mors et sans notre soleil privé.

Je ne connais rien d'aussi plein de vie qu'une tige de fleur sinon le vase de satin qui l'accueille au fond de soi-même.

Jean CATHELIN.



LE POETE

Si non l'esprit, tout est vain Tout s'éroule et se consomme Et le Temps fauche les hommes Avec l'œuvre de leurs mains.

Coule ton rêve en l'airain Sculpte la pierre ou le marbre, Autant vaut graver un arbre : Rien n'en restera demain.

Dédaigneux de la matière Qui de bloc devient poussière Le Poète exalte encore

L'âme à l'infini béant Par l'écho des mots sonores Qui triomphent du Néant.

Henri FURMANIK.

TOUJOURS SEUL

Un dernier bouquet de Juillet L'émotion d'un dernier mouchoir Dans une prison maillonnée Le crucifix d'un prétre noir Mon Dieu la vie est ainsi faite Qu'il faut mourir avant de croire

Une lune de poche absent Les premiers péchés de la plaine Un cheval fou cherche ses ailes Pour m'emporter je ne sais où La paix venue c'est à genoux Que j'évoque le mieux mes peines

L'aube n'est plus d'aucun rivage L'aube n'est plus de ce côté Et les cantiques d'eau salée N'ont pas retrempe mon courage Je cherche un Dieu à mon image Qu'il soit ou n'ait jamais été — Pour que mon ciel lui soit donné

La vie ne chante qu'un credo Même la vie m'aura trompé Sur le chemin des écoliers Je suis perdu je suis de trop Et le vent déploie ses drapeaux Dans un gloria de fumée.

Charles LE QUINTREC.



DIVAGATIONS

Rêve abracadabrante où je me crus encor Jeune l'amour au cœur, et séduisant et fort D'où me vinrent tous ces mirages ? Quel est l'esprit fantasque ou le magicien Qui se fit un plaisir équivoque et malin De peupler mon cerveau d'images ?

N'a-t-on dans l'au-delà que divagations Qui troublent le sommeil d'étranges visions Où l'absurde joint la folie Faut-il croire qu'un songe est parfois prouvé Par quelque acte lointain, subtilement traqué, Ou procédant d'une autre vie ?

Peut-être ! Le mystère enveloppe l'humain. Il n'est pas, en ce monde, un savant, un devin Qui puisse approfondir la chose. Hélas ! tout sur la terre est énigme pour nous Et les moins entrapés sont peut-être les fous, Plus près de Dieu qu'on ne suppose !

Louis LANSOÑNEUR.



CORPS FEMININ

Corps féminin, si humble et pourtant sûr de toi, Qui fait de ta blancheur ce bruisant coquillage ? Corps toujours chuchoteur, toi qui n'as pas de voix, Comment t'y prends-tu donc pour avoir un langage ?

Ton poème est un jeu de volumes, de poids. Tu parles par couleurs et tu parles par lignes, Par ton ventre marin, les pieds porteurs de signes, Tu parles par ton centre et par tout à la fois.

Beau corps, il faut savoir déchiffrer ton silence, Puisque tu l'as chargé d'amour et d'espérance, Et puisque c'est ainsi que tu parles sans fin.

J'apprivoiserais donc les paroles farouches, J'écouterai le chant des genoux et des seins Avec mes yeux, avec mes mains, avec ma bouche.

Jacques-André SAINTONGE.



VENT DES NUITS

Le vent de la nuit souffle et fait battre la porte du jardin délaissé devant le presbytère. L'if et les buis lui font d'auspères confidences ; Il n'entend pas, plein d'ouïes des citronniers, Il écoute, en passant, au sommeil des lilas et l'odeur de leur songe encor chaude il apporte avec son front léger au creux de mon épaule.

Le vent des nuits revient après un long voyage des plages d'un pays où la mer ne ment plus ; la rose en est plus douce qu'un rayon de lune, son baiser rend la vie aux corps des naufragés...

Vent des nuits, fugitif en cheveux de légendes, dis-moi, vent, l'île heureuse où mon âme est créée...

J.-V. VERDONNET.

A trois années de distance, Paul-Etienne Barison, comme son « compagnon de misère » Louis Le Cunff, qui obtint le Prix du Goeland et avec La Ville-essange, chante le « lamentation » des captifs, dont Beethoven traduisait dans Fidelio la poignante détresse

Murs blancs de ma cellule, ô linceul [de ma vie] Et dans ce poème, d'une trépassée coulé, qui s'intitule « Grains de Sable », et qui a fixé l'attention du jury, P.-E. Barison nous montre avec une force titanique, où l'appareil parle à Charles Péguy, le prisonnier ramassant la poussière du camp dans le sablier de ses mains, et en faisant couler chaque grain, comme un rosier de douleur, pour chaque souvenir de sa vie passée

Je prenais dans mes mains un peu [de sable] un peu Et je le laissais couler de mes doigts [l'angoisse] C'était une façon d'effeuiller le temps [l'angoisse] Un grain pour mon enfance où j'ai [perdu] mon père Un grain pour mes vingt ans et deux [l'étoile] couleurs...

Quant à Jean-Marie Creuzet, qui a opté pour la peinture « figurative », il croit que nous sommes arrivés au moment où l'on peut réaliser le vœu de Cézanne, c'est-à-dire « faire du Poussin d'après nature ». C'est d'un autre « prison » que celle de Paul-Etienne Barison dont veut parler Jean-Marie Creuzet dans les fragments du beau manuscrit qui a été retenu pour le Prix Tristan-Corbier.

Pour lui, la « Grande Prison » c'est la terre, dont les barreaux sont ces recules ne font qu'agrandir la cage, mais on y compte tout de même plus de pas que dans la cellule du stalag.

Les lunes écorchées lancent de grilles [en grille] Des pastilles saïdes au prisonnier qui [prie] Jean-Marie Creuzet est un poète « ultra-muros » qui rède comme Jean-Paul Fargis à travers la caméra de la Cité, médiant le sourire à la rallée, et émarquant soudain dans tel passant inconnu qui « a pris dans Paris sa provision de peines

« Celles des aménités et du grand malin qui est nettement en progrès simple- celles des beaux oubliés qui s'offrent [tant de] celles des gens qui croient qu'on doit [seul] celles des compagnons qu'on dit [la chanson] et qui va tout doucement « se couler dans la Seine ». Fait divers, simple- ment, Nouvelle en trois lignes. Mais le poète est celui qui devine, et qui se fait parfois le « Cyrénéen » de la douleur universelle.

Pascaline Susane (Le Vie absent) qui est nettement en progrès simple- ment, Nouvelle en trois lignes. Mais le poète est celui qui devine, et qui se fait parfois le « Cyrénéen » de la douleur universelle.

La vie a refermé les yeux Penneusement ou elle-même... et se termine par une évocation de toutes les forces intelluelles qui sont molles dans les « coquillages » du futur

Vie qui se recroqueville Vie de la mer sans désir Vie d'enfant qui doit venir Et qui dort dans sa coquille...

Mais Pascaline Susane est déshabillée, découragée par « le négatif des des- tins ». Elle le dit dans un poème fort curieux « J'ai perdu les prophéties », qui lui a valu la moitié du Prix Marie Bonheur, et comme Charles Le Quintrec, elle n'a plus très grande confiance dans la réussite de la machine ronde

Sur le vivage de vie Ne ferons pas de vieux os Si peu vivants sur la terre Ou nous aurons tout perdu Les prophètes les premiers Peuvent-être le monde avec.

Le vœu de Marie Bonheur qui cherche par le Prix annuel qu'elle a fondé en 1942, à récompenser un « enfant de la poésie », dont les gau- cheries elles-mêmes sont des signes de prédilection sera comblé par le choix que nous avons fait cette année de la jeune nautaise Miette Loven. Nos lecteurs en jugeront par la lecture du « Porte-Manteau » que nous publions dans notre Anthologie. Hélas, il est plus touchant que la fraîcheur surtout quand elle s'accompagne d'un vocabulaire et d'un sens du rythme, qui nous ont permis de nous assurer d'hui que Miette Loven tiendra lui-même sa place dans la constellation du Goeland

La langue écrivait un coin de mur Le vent tout noir tout étrange, C'est l'heure où passe une ombre [d'angoisse] A travers le silence pur...

Quant à Dominique Farel, son aventure poétique vaut d'être signalée. En effet, c'est en réjettant tout son bagage lyrique antérieur pour terrer une « Prière de Fou » qu'elle a trouvé, non véritablement acceptée, mais avec la permission merveilleuse de la Folie, un nouveau langage métaphorique qui la révèle à elle-même.

Je cherche partout ce Jeune-Homme... Est-il parmi ceux Dont on a parodié les yeux Avec la cocarde amémée Et le bandeau d'ignominie Sans la saïre de leur stigie ?

Et voici où le problème revient tout son importance. C'est que le lecteur dit « raisonnable » admettra toutes ces audaces, uniquement parce qu'il s'agit d'un être qui sort des rails imposés par Descartes, tandis que les vrais poètes ne verront dans cette cocarde andinoise « qu'une fleur de plus, d'une beauté singulière, à s'ap- privoiser les yeux » de certains infor- més. Et plus rare encore est celui qui peut tirer de ce moment de folie qu'on appelle l'inspiration, « une chose belle à jamais » !

Après tout, pourquoi Dieu n'écou- lerait-il pas la « Prière d'un Fou » surtout quand elle possède une telle beauté jaculéatoire

Mon Dieu ! Escorchez les Hommes ! Faites que leur haut-mal d'esprit D'où vient l'éternel Innoceï Un faste jour soit terrassé ! Mon Dieu ! Prenez pitié de l'Homme !

Où, mais si la « prière du fou » n'est pas la « prière des hommes », reste sans réponse, les propagandés, contia- nant à « se torturer les uns les autres », et ça n'empêche pas la terre tres », et ça n'empêche pas la terre, de tourner, ni les vivants de vivre », comme le dit dans un de ses poèmes de tourner, ni les vivants de vivre », comme le dit dans un de ses poèmes Albert Bruno, ouvrier de l'arsenal de ne-Briant, et qui, en trois lignes, nous dresse le rapide bilan d'un homme qu'on expédie dans l'autre monde

Cà fera un trou dans l'autisme D'où fera un croix de bois Et la minute de silence...

Albert Bruno est trop près de la vie pour avoir le temps de rêver. C'est l'immédiat qui le préoccupe, et dans ses poèmes violemment brûlés (où le « manuel » reporte toujours un peu de sa précision ouvrière), il évoque « la Guerre » qui frappe derrière la porte les « quatre coups » de la Symphonie en Ut mineur, avant de revenir parmi nous « pour assas- siner les machines ».

Il y aura de longs instants Où tous les gestes de l'absent Seront comptés en silence

Et les mots ouvriront leur porte Sur des jours tranchants de contentes Pour assasiner les mémoires.

(Suite et fin page 4)



André ROMUS

